

LE JOUR, 1944
07 Mars 1944

MEDITATION DU SOIR

La grandeur de ce temps nous échappe. Pour en juger nous sommes beaucoup trop dans le remous. Cela est d'ailleurs vrai de tous les temps. Les événements dont on est le contemporain, si grands soient-ils, ne livrent pas leur mesure. Tant de hauts faits demeurent inconnus attendant patiemment qu'on se souvienne d'eux ! Mais jamais autant qu'à présent le courage ne fut anonyme.

Pourtant, chaque jour de cette guerre voit autant de héros que tout le siège de Troie et que la guerre de Cent Ans.

Il y a plus : la légende est morte. Autrefois la légende entretenait la vaillance et l'amour. Maintenant il n'y a plus de légende. Les fées sont parties avec les beaux seigneurs, et Merlin l'enchanteur et les preux du vieux temps.

Le pire dans les guerres d'aujourd'hui, c'est qu'elles se prolongent, en dehors du mystère, dans la terrible réalité de la machine qui défigure et qui tue. Il n'y a plus ni d'épées ni d'armures. Le chevalier de jadis est, aujourd'hui, le torse nu, à l'intérieur d'un char ; le char a supprimé en même temps le cheval. Le beau cheval de guerre. De loin, en se dissimulant comme le malheur, les canons de tous les calibres (depuis la terrible petite mitrailleuse) fauchent tout autour d'eux. Apparemment il ne reste plus place pour le combat singulier, pour la gloire individuelle, pour le panache.

Et pourtant, y eut-il jamais plus d'héroïsme, sur la triste petite boule qui nous porte, et qui, une fois de plus, après des millions de fois, impassible et maternelle, nous prépare pour bientôt un miraculeux printemps ?

Offensive en Pologne, offensive en Ukraine, guerre en Italie, guerre civile à l'intérieur de la guerre étrangère des Balkans, offensive en Birmanie, assaut meurtrier des îles lointaines, inventions inouïes, bombes de cinq ou six tonnes l'une...Le concert infernal de toutes ces choses, étouffe et cache l'héroïsme de l'homme.

On n'est jamais mort à meilleur marché qu'aujourd'hui, pour si peu et sans bruit ; après cependant des merveilles de bravoure que, le plus souvent, nul jamais ne saura.

On ne peut pas dire, on ne dira pas de l'homme de ce siècle qu'il ne sait pas mourir. Il a tout dépassé en se satisfaisant d'une mort obscure. De tous les dévouements à la Patrie et à l'honneur, en est-il vraiment de plus grand ?

Imaginez cela et mesurez combien il faut que l'âme soit haute, l'âme de cette jeunesse qui se bat, pour alimenter son héroïsme de ce goût sombre de la solitude autour de la mort, de ces trépas sans pleureuses et sans marches funèbres où la seule chance est de confondre les hallucinations de la nuit et du vent avec les mesures solennelles de Chopin et de Beethoven.

Cet âge, après celui de la pierre, du fer et de l'airain, cet âge des machines qui a tout blindé en oubliant l'âme, qui a tout endurci en oubliant le cœur, nous ne lui préférons malgré tout aucun autre. Il n'est certes pas le plus beau ; il n'est pas le plus courtois et le plus généreux ; il n'est pas le plus fier. Il est seulement le plus humain. Voici l'âge du jeune homme charmant que les mamans n'ont allaité que pour qu'il apprenne à mourir sans un cri, dans l'embrasement d'une nuit de bombardement et dans le ciel d'une ville maudite.

Qu'est-ce, qu'est-ce donc que la civilisation ?